

L'Homme de l'Ombre du Roi-Soleil. (LHORS)

*Compléments et modifications depuis la première édition CoolLibri
Document destiné aux premiers lecteurs et aux derniers exemplaires de la
première édition*

Édition comparée : LHORS_versiondefinitve.pdf (CoolLibri, 294 pages) et
LHORS_REVISE_V10.pdf (version révisée, 334 pages).

© 2026 Charles du Barail — Ce complément accompagne le roman *L'Homme de l'ombre du Roi-Soleil*. Tous droits réservés.

À mes premiers lecteurs

Tu tiens entre tes mains la première édition de LHORS. Elle demeure un roman complet, avec son intrigue, ses personnages et sa fin. Depuis son impression, le texte a cependant continué de vivre : certaines dates ont été rectifiées, plusieurs scènes ont été développées, une scène a été supprimée et l'architecture des chapitres a été remise en ordre.

Ce supplément ne désavoue pas le livre que tu as lu. Il indique honnêtement ce qui a changé et rassemble les compléments qui modifient réellement la compréhension du récit. Les milliers de retouches de ponctuation, d'espacement, de typographie et de rythme n'y figurent pas.

La comparaison a été effectuée directement entre le fichier vérifié sur l'exemplaire CoolLibri et le PDF de la version révisée. Elle ne repose ni sur des souvenirs ni sur des versions intermédiaires.

Charles du Barail

Ce qu'il faut retenir

- Le récit reste le même : Henri de Barail, Louis Le Prévost du Barail, Lauzun, Nicolas, Quentin, Jean-Louis et Zarie conservent leur fonction essentielle.
- La chronologie du duel d'Henri est corrigée : mars 1655, et non octobre 1658. Son exil est porté à près de deux années, ce qui rend possible son engagement ultérieur à Dunkerque en 1658.
- Le service d'Henri auprès d'Antonin de Lauzun est développé, ainsi que leur proximité d'âge et leur fidélité réciproque.
- La jeunesse de Louis, son blason, sa formation à Amiens et son apprentissage militaire sont regroupés et approfondis.
- La scène intitulée « Les secrets des étuves » est entièrement supprimée de la version révisée.
- Une nouvelle scène explique comment Nicolas fut faussement accusé de trahison avant que Gontrand de Clerbourg ne soit démasqué ; elle répare une ellipse importante de la première édition.
- La fin, le sens de l'épilogue et l'absence de descendance directe de Louis ne sont pas modifiés.

Une architecture remise en ordre

La table des matières CoolLibri pousse la numérotation jusqu'à XXXVI, mais six numéros ne correspondent pas à des ouvertures de chapitre dans le corps du livre : après XI, le texte passe directement à XVII ; après XXIX, il passe à XXXI. Les intitulés XII à XVI apparaissent dans la table sans former de chapitres autonomes dans le corps du PDF ; le numéro XXX est omis dans la table comme dans le corps. La version révisée adopte trente chapitres continus, de I à XXX.

Correspondance des chapitres

CoolLibri	Version révisée
I	I
II	II
III et IV	III
V	IV et V
VI	VI
VII	VII
VIII	VIII
IX	IX
X	supprimé
XI	X
XII à XVII*	XI
XVIII	XII
XIX	XIII
XX	XIV
XXI	XV
XXII	XVI
XXIII	XVII
XXIV	XVIII et XIX
XXV	XX

CoolLibri	Version révisée
XXVI	XXI
XXVII	XXII
XXVIII	XXIII
XXIX	XXIV
XXX*	—
XXXI	XXV
XXXII	XXVI
XXXIII	XXVII
XXXIV	XXVIII
XXXV	XXIX
XXXVI	XXX

** Les intitulés XII à XVI figuraient dans la table CoolLibri sans constituer des chapitres autonomes dans le corps du PDF. Le numéro XXX était absent de la table et du corps.*

Relevé détaillé des modifications

Ouverture et chapitre I

Le nouvel Avis au lecteur renvoie désormais à charlesdubarail.com. L'épigraphie grecque attribuée à Platon est retirée. Une note d'auteur est ajoutée après l'article de Jean Dubois afin de corriger son anachronisme sur la « disgrâce » de Lauzun. Dans le récit, le duel passe d'octobre 1658 à mars 1655, conformément à l'article historique placé en tête du livre. L'exil à Biron dure près de deux ans au lieu de six mois. Le trajet vers Paris et l'entrée d'Henri au service d'Antonin sont développés.

Chapitre II

Le bref « Baptême du feu » devient « Au service de Lauzun ». La bataille de Dunkerque est replacée au printemps 1658 ; le sauvetage d'Antonin, le serment de fidélité, le lever du Roi et la découverte de la Cour sont racontés avec davantage de continuité.

Chapitres III à V

L'héritage du blason et la formation d'un esprit sont fusionnés. La version révisée précise la mort de Pierre Le Prévost du Barail en 1662, développe le rôle d'Anne Jobal, le collègue d'Amiens, l'apprentissage militaire et l'amitié avec Jean-Louis. L'ancien chapitre V est ensuite partagé entre l'ordre de mission et la rencontre de Nicolas à la Savière. L'âge de Louis est harmonisé à vingt-deux ans au moment de la mission. Une scorie de fabrication, étrangère au roman, est supprimée. (page 36)

Chapitres VI à IX

La route de Pignerol et les scènes de la forteresse sont largement réécrites pour la fluidité, sans bouleversement de l'action. Le chapitre VIII est presque doublé : Henri raconte plus clairement ses duels, sa fuite, sa rencontre avec Antonin, son service en Flandre et l'histoire qui conduit Lauzun à Pignerol.

Ancien chapitre X

La scène des étuves, avec La Crassouille, est entièrement retirée. Aucun épisode équivalent ne subsiste dans la version révisée.

Chapitres XI à XVIII

Le mariage secret, la disgrâce de Lauzun et la donation de Mademoiselle sont renumérotés et répartis avec des titres correspondant mieux à l'action. Les anciens intitulés « Sous le lit du roi », « La parole trahie », « L'orgueil puni », « L'ombre et la prison » et « Le prix d'un homme » ne formaient pas cinq chapitres distincts dans le PDF CoolLibri ; leurs épisodes étaient absorbés dans l'ancien chapitre XVII. L'intrigue demeure la même.

De Namur au retour

L'ancien chapitre XXIV est partagé en « La mort de Jean-Louis » et « Zarie ». La scène de la rivière, le lien de sang entre Nicolas et Quentin, la prière de Quentin et le retour à Villers-Hélon sont réordonnés pour respecter la chronologie du deuil. La plupart des événements étaient déjà présents dans CoolLibri.

Landrecies et Gontrand

Le chapitre sur Landrecies est conservé. En revanche, environ six cents mots nouveaux montrent Nicolas accusé à tort à partir d'un billet et emprisonné pendant que Louis ordonne une enquête impartiale. La preuve conduit ensuite à Gontrand de Clerbourg. Cette insertion explique enfin la phrase de la

première édition selon laquelle Nicolas avait failli mourir à la place de Gontrand.

Fin et épilogue

Les lettres d'adieu, la mort de Louis et le principe de l'échiquier sont conservés. L'épilogue reste substantiellement identique ; quelques formulations sont précisées. Les remerciements donnent désormais à Jean-Louis son nom complet, Jean-Louis Barail Goupil de la Picquelière, et le site compagnon devient charlesdubarail.com.

Passages complémentaires à lire

Les trois passages ci-dessous sont ceux qui apportent le plus d'éléments nouveaux au lecteur de la première édition. Ils sont reproduits dans l'ordre du roman. Les réécritures purement stylistiques ne sont pas reprises.

1. Henri au service de Lauzun — chapitre II révisé

II

« La servitude des courtisans est d'autant plus vile qu'elle est volontaire. »
Montaigne

Henri tint sa parole. Dès lors, il ne quitta plus Antonin Nompar de Caumont. Partout où le service du Roi appelait celui qui l'avait sauvé de la potence, Henri était à ses côtés.

Au printemps de 1658, ils rejoignirent l'armée qui assiégeait Dunkerque. Depuis plusieurs jours, les batteries françaises répondaient à celles des Espagnols, tandis que le vent de mer soulevait un sable qui s'infiltrait partout, dans les yeux, les armes et les vêtements.

Antonin rejoignit Henri au pied d'un retranchement. Sa casaque était maculée de boue et de poudre, mais la haute plume blanche de son chapeau semblait défier la guerre elle-même.

— Henri, si nous devons mourir aujourd'hui, tâchons au moins de le faire du côté où l'on nous verra.

Henri ne put retenir un sourire.

— Tu ne changeras donc jamais, Antonin ?

— Surtout pas. Ce serait donner raison à mes ennemis.

L'ordre d'avancer parcourut les rangs. Les hommes sortirent des tranchées et gagnèrent la redoute sous une grêle de mousqueterie. Henri ne quittait pas Antonin des yeux. Une balle siffla si près qu'elle emporta quelques cheveux du Gascon. D'un violent coup d'épaule, Henri le projeta hors de la trajectoire.

— Par la mort, Antonin ! Tu tiens donc tant que cela à être cité dans les gazettes ?

Antonin éclata de rire malgré le fracas des canons.

— Morbleu ! Si je me fais tuer sans que personne ne s'en aperçoive, ce sera le plus grand échec de ma carrière !

Ils furent parmi les premiers à franchir le parapet. Une heure plus tard, la redoute était prise.

Le soir, sous la tente, Antonin posa une lourde bourse sur la table.

— Tu m’as sauvé la vie.

Henri repoussa doucement la bourse.

— Je n’ai fait que mon devoir.

Antonin la repoussa à son tour.

— C’est peut-être ton devoir ; c’est ma reconnaissance. Garde-la, Henri. Et retiens bien ceci : tant que je monterai, tu monteras avec moi.

Henri prit enfin la bourse.

— Je n’attendais rien de toi.

Antonin lui posa une main sur l’épaule.

— Je le sais. C’est pour cela que je peux tout attendre de toi.

Quelques semaines après la prise de Dunkerque, Antonin fut appelé au Louvre. Le Roi, qui distinguait déjà ce jeune Gascon aussi hardi qu’insolent, le reçut devant plusieurs gentilshommes de la Chambre.

— Demain matin, tu viendras avec moi au lever du Roi. Tu resteras discrètement en retrait, derrière la porte. Tu ne parleras pas. Tu ne regarderas personne dans les yeux. Mais tu observeras tout.

— C’est ainsi que l’on apprend la Cour.

« Sur le plus élevé trône du monde, nous ne sommes assis que sur notre cul. »
Montaigne, Essais, III, 13 (De l’expérience)

Le lendemain, à sept heures précises, ils entrèrent au Louvre par une petite porte de service. L’antichambre était déjà remplie de courtisans qui parlaient à voix basse.

Lauzun traversa la foule avec son assurance habituelle. Son habit noir de gentilhomme de la Chambre le faisait reconnaître aussitôt. Henri demeura en retrait, selon les instructions reçues.

Lorsque la porte de la chambre royale s’ouvrit, les conversations cessèrent. Le Roi apparut. Il était jeune, grand, majestueux. Nu jusqu’à la ceinture, il se prêtait avec calme aux gestes quotidiens de son lever.

Deux valets le lavaient avec des éponges parfumées. Un troisième tenait prête la chaise percée. Lauzun s'avança naturellement, prit la chemise royale et la présenta au souverain.

— Alors, Lauzun, avez-vous bien dormi ?

— Comme un homme qui pense à Votre Majesté dès son réveil, Sire.

Les médecins examinèrent ensuite les urines et les selles du Roi, commentant leurs observations à haute voix selon un cérémonial auquel personne ne semblait plus prêter attention.

— Aujourd'hui, j'ai fait merveille, déclara Louis XIV.

Henri sentit son estomac se nouer. Le maître de la France se tenait là, presque nu, tandis que médecins, officiers et gentilshommes assistaient sans le moindre embarras aux gestes les plus intimes de son existence. Rien, dans cette cérémonie, ne paraissait surprendre ceux qui l'entouraient.

Lorsque le Roi se rendit à la messe, Lauzun rejoignit Henri.

— Alors ?

Henri demeura silencieux un instant avant de répondre :

— Je croyais connaître les hommes. Je découvre qu'il faut d'abord apprendre les rois.

Lauzun sourit.

— C'est le commencement. Ici, le corps du Roi est le corps de l'État. Tu t'y feras.

Lorsqu'ils regagnèrent leur logis, Antonin éclata de rire.

— Tu sais pourquoi il m'aime ?

Henri secoua la tête.

— Parce que je ne lui ressemble pas. Les autres cherchent à lui plaire. Moi, je m'efforce de ne jamais l'ennuyer.

Il marqua une brève pause.

— Un roi peut tout pardonner, sauf l'ennui.

Henri réfléchit un instant.

— Et si un jour tu finis par l'ennuyer ?

Le sourire d'Antonin s'effaça.

— Alors je serai perdu.

Il reprit sa marche avant d'ajouter d'une voix plus grave :

— À la Cour, on ne tombe pas parce qu'on a commis une faute. On tombe parce qu'on cesse d'être nécessaire.

Les années qui suivirent confirmèrent cette leçon. Antonin recevait des charges nouvelles, des missions délicates et des marques d'une faveur qui attirait autant les admirateurs que les jaloux. Henri l'accompagnait partout, sans chercher à paraître. Il organisait les déplacements, veillait aux messages, choisissait les hommes sûrs et remarquait souvent ce que les autres ne voyaient plus.

Un soir, Antonin lui dit :

— Tu as un talent rare, Henri.

— Lequel ?

— Tu écoutes davantage que tu ne parles. C'est une qualité qui manque à presque tous ceux qui vivent ici.

Henri sourit.

— En Agenais, on m'aurait plutôt reproché de ne pas ouvrir assez la bouche.

Antonin éclata de rire.

— Voilà pourquoi je t'ai gardé près de moi.

2. La jeunesse d'Henri — développement du chapitre VIII

Dans la version révisée, Henri donne un récit plus complet de sa jeunesse, de ses duels et de son attachement à Antonin.

— On ne m'a pas trouvé tout fait dans les antichambres, Louis. J'ai commencé dans une arrière-salle enfumée, avec des cartes grasses et trop peu d'argent. J'avais seize ans, la tête plus légère que la bourse. Je jouais mal, je perdais pire, et je supportais plus mal encore de perdre. Un soir, j'ai provoqué l'homme qui venait de me plumer. On s'est battus comme se battent deux Gascons qui se croient immortels. J'ai gagné. Il n'est pas mort. Ce n'était encore qu'une sottise de jeunesse — de celles qu'on efface d'un peu d'argent et beaucoup de silence.

Il eut un mouvement de tête vers la porte, comme s'il désignait quelque chose au-delà des murs.

— L'autre affaire fut d'une tout autre gravité. J'avais vingt ans. Il y eut une fille de ferme, sur les terres de mon père — enceinte, et qu'un autre que moi

refusait d'épouser en prétendant je ne sais quel droit sur elle. Je l'ai provoqué. On s'est battus. Il en est mort.

Il marqua un silence, comme s'il pesait encore, des années plus tard, le poids exact de ce moment.

— Les duels étaient défendus depuis longtemps déjà. On ne plaisantait plus avec cela, surtout quand il y avait mort d'homme. On m'a condamné à mort avec un sérieux exemplaire — comme si j'avais voulu attenter à la personne du Roi lui-même.

Il haussa à peine les épaules, comme pour alléger le poids du souvenir.

— Je me suis enfui avant qu'on ait eu le temps de se souvenir de mon nom. Pas de plan, pas de grâce sollicitée — seulement des jambes de vingt ans, et la peur aux trousses.

— J'ai pris les chemins de traverse jusqu'aux terres d'un autre Gascon : un certain Antonin Nompar de Caumont. Il était alors comte de Lauzun, mais il savait déjà reconnaître un mauvais sujet qui pouvait lui être utile. C'était le marquis de Puyguilhem.

Un mince sourire passa sur son visage.

— Il m'a regardé comme on regarde un cheval échappé de l'écurie. Puis il m'a demandé : « Que sais-tu faire ? » J'ai répondu : « Me battre, à ton service, à la vie, à la mort. »

Il a jugé que c'était un bon commencement. Ce jour-là, j'ai cessé d'appartenir au bourreau pour lui appartenir.

Quentin, depuis l'autre bout de la salle, laissa échapper entre ses dents, très bas :

— Foutre... voilà un homme qui a des couilles.

Henri entendit. Il ne se retourna pas. Il attendit seulement une seconde, le temps que Dieudonné reprenne son bridon d'un geste distrait, avant de continuer.

— Il ne s'est pas contenté de me sauver la tête, reprit-il. Il m'a mis à l'épreuve. Il m'envoya d'abord comme cadet sous ses ordres, puis dans la compagnie de Sauveboeuf. L'année de Maastricht, je servis sur les vaisseaux. La campagne suivante, je fus volontaire en Flandre. J'ai couru la boue, la poudre et le sel de mer sans jamais chercher à me faire un nom.

Il regarda un instant ses mains, comme s'il y cherchait encore la trace de ces années.

— Je cherchais seulement à me rendre plus lourd dans la balance.

Louis nota, de son écriture serrée : Sauvebœuf — dragons. Flandre. Maastricht. La balance.

— La balance de quoi ? demanda-t-il.

— De ce qu'on vaut pour un homme qui peut tout. Lauzun mesurait ses fidèles comme un général mesure ses régiments — non à leur courage, mais à leur fiabilité sous la pression.

Il tourna un instant les yeux vers le feu.

— Chaque fois que je me faisais remarquer du Roi, je me disais : cela me servira pour lui. Je ne perdais aucune occasion de servir Sa Majesté, croyant par là mieux servir Monsieur de Lauzun — pour lequel j'avais, je le confesse, une véritable passion.

Il se tut un moment, puis releva les yeux vers Louis.

Louis referma un instant son carnet sur deux lignes griffonnées : Passion pour L. — pas le mot d'un intrigant. Celui d'un homme qui ne calcule pas tout.

— Voilà d'où je viens, dit Henri. Mais ce n'est pas là que commence l'histoire de Pignerol. Elle ne commence pas avec moi. Elle commence avec le Roi, et avec celle que j'ai déjà nommée.

Un cadet de Gascogne, sans grande fortune, mais avec assez d'esprit et d'audace pour se faire une place où d'autres, mieux nés, échouaient : voilà ce qu'était Antonin de Lauzun avant Pignerol. Le Roi l'aimait — comme on aime un homme qui vous amuse et qui ne vous ment jamais tout à fait.

— Capitaine des gardes, colonel-général des dragons... il montait vite. Trop vite, diront certains. Mais à la Cour, Louis, la vitesse d'une ascension se paie toujours à la descente.

Henri se détourna du feu.

— Et puis il y eut Mademoiselle.

— La Grande Mademoiselle ?

— Anne-Marie-Louise d'Orléans, duchesse de Montpensier. Cousine germaine du Roi. La plus riche héritière du royaume, et sans doute la plus obstinée. Elle avait refusé tous les partis qu'on lui proposait depuis vingt ans — un roi d'Espagne, un empereur, que sais-je encore. Elle voulait choisir elle-même. Et elle choisit Lauzun.

Un silence. Dieudonné, à l'autre bout de la salle, avait cessé de frotter son cuir.

— Un cadet sans terres, une princesse du sang, reprit Henri. Tu imagines le scandale.

— Le Roi consentit pourtant, non ? J'ai ouï dire cela.

— Il consentit. C'est là tout le drame. Louis XIV donna son accord, devant la Cour entière, en décembre de l'année 1670. On dressait déjà les articles du contrat. Lauzun touchait, ce soir-là, ce qu'aucun gentilhomme de sa naissance n'avait jamais touché.

— Alors pourquoi Pignerol ?

Henri eut un sourire sans joie.

— Parce qu'une nuit suffit, à Versailles, pour défaire ce que vingt années de service n'avaient pas suffi à bâtir. Le lendemain même, le Roi revint sur sa parole. On dit que Louvois, que la reine mère mourante, que Monsieur frère du Roi — tous s'étaient ligués pour l'en dissuader. On lui fit entendre qu'un tel mariage rabaisserait la maison de France aux yeux de l'Europe entière.

— Et Lauzun accepta cela ?

— Il n'eut pas le choix. Mais il refusa de plier tout à fait. C'est cela, vois-tu, que le Roi ne lui pardonna jamais : non pas d'avoir aimé Mademoiselle, mais de n'avoir pas su faire semblant d'avoir cessé.

Henri se rapprocha du feu, y jeta une bûche.

— Il y eut des mots. Des mots qu'on ne prononce pas devant un roi, et qu'on prononce encore moins contre lui. Quelques mois plus tard, en pleine nuit, à Fontainebleau, d'Artagnan lui-même vint l'arrêter.

Louis leva les yeux.

— D'Artagnan ?

— Le capitaine des mousquetaires. Un homme qui avait pourtant de l'estime pour Lauzun. Cela ne l'empêcha pas d'obéir. On ne discute pas un ordre du Roi, on l'exécute avec autant d'honneur que possible. C'est ce qu'il fit.

— Et Mademoiselle ?

— Elle ne se maria jamais. Elle attendit. Dix ans, Louis. Dix ans à écrire, à supplier, à offrir sa fortune pour racheter la liberté de cet homme, sans jamais y parvenir tout à fait.

Louis regardait le feu à présent, lui aussi.

— C'est donc pour cela que vous portiez ses messages.

— Les siens, et ceux de Lauzun. Une correspondance qu'il fallait cacher aux geôliers, aux ministres, et parfois même aux amis. On n'imagine pas, à vingt ans, tout ce qu'un homme peut apprendre à taire pour rester fidèle.

Il regarda Louis avec une attention nouvelle.

— Tu notes tout cela dans ton carnet.

— C'était une habitude prise en garnison. Je note ce que je crains d'oublier.

— Alors note ceci, dit Henri d'une voix plus basse. Le Roi a fini par le laisser sortir. Mais il ne lui a rien rendu de ce qu'il lui devait. Ni Mademoiselle, ni ses charges, ni son rang d'autrefois. Lauzun revient libre, mais pas absous. Et un homme que le Roi n'absout pas demeure prisonnier, même hors des murs.

Dehors, une cloche sonna l'heure dans le silence du bourg endormi. Henri se redressa.

— Voilà ce que tu devais savoir avant Bourbon, Louis. Le reste, tu le verras de tes propres yeux.

3. Nicolas faussement accusé — chapitre XXVIII révisé

Ce passage nouveau précède la découverte de la trahison de Gontrand et rétablit l'enchaînement causal qui manquait dans CoolLibri.

Ce fut Nicolas, le premier, qui mit cette rigueur à l'épreuve.

Un maréchal des logis vint le trouver un matin, le visage fermé. Un homme arrêté aux avant-postes, pris à rôder trop près des lignes ennemies, avait livré sous la contrainte le nom d'un complice à l'intérieur de la place : Nicolas. On avait retrouvé sur lui un billet non signé, annonçant l'heure d'une sortie que seuls quelques officiers connaissaient d'avance.

Louis lut le billet deux fois. L'écriture ne lui disait rien. Le nom, si.

— Vous le connaissez depuis la Savière, à Villers-Hélon, bien avant Bourbon, dit le maréchal des logis, presque en s'excusant. C'est pour cela que je viens à vous d'abord, et non au conseil.

— Vous avez bien fait de venir à moi. Vous ferez mieux encore de porter cela au conseil, comme pour tout autre homme de cette garnison.

Il n'éleva pas la voix. Mais quelque chose, en le disant, lui coûta plus que tout ce qu'il avait ordonné depuis des années.

Nicolas fut conduit sous garde, sans ménagement ni brutalité inutile. Il ne cria pas, ne nia rien avec emportement. Il chercha seulement le regard de Louis, une fois, avant qu'on ne l'enferme.

— Vous croyez ça, Maître ?

Louis ne répondit pas tout de suite.

— Je ne crois rien. J'instruis.

La porte se referma. Louis resta seul un long moment, la lettre toujours à la main, incapable d'y trouver la certitude qu'il aurait voulu y lire.

Le lendemain, il chargea Quentin, devenu sergent d'écritures à la garnison, de reconstituer les mouvements de la nuit en question, sans lui dire ce qu'il espérait y trouver.

Quentin s'acquitta de la tâche avec une minutie presque dévote. Il interrogea les sentinelles de faction, compara les heures de relève, retrouva deux hommes qui avaient partagé avec Nicolas, cette nuit-là, la garde des écuries, loin de tout poste où l'on eût pu surprendre l'ordre d'une sortie.

Il examina ensuite le billet lui-même, plus longtemps que quiconque n'y avait prêté attention. L'écriture, penchée et grasse, ne ressemblait à aucune main connue de Nicolas, qui formait ses lettres avec la lenteur appliquée d'un homme qui a appris tard. Le prisonnier interrogé aux avant-postes, pressé de questions plus précises, finit par avouer qu'on lui avait soufflé ce nom en échange d'une remise de peine, sans qu'il eût jamais vu ni parlé à celui qu'il accusait.

Quentin porta ces pièces à Louis sans commentaire, comme il portait un rapport de vivres.

— Il n'y était pas, Maître. Et celui qui l'accuse ne l'a jamais vu.

Louis relut chaque témoignage deux fois, cherchant le défaut qu'il n'avait pas su voir dans le premier billet.

— Qui a soufflé ce nom à cet homme ?

— Il l'ignore, ou il le tait. Mais ce n'est pas Nicolas, Maître. De cela, je réponds.

Le conseil, saisi des nouvelles pièces, cassa l'accusation le jour même. On libéra Nicolas au soir, sans excuse formelle, comme le voulait l'usage militaire, mais Louis vint lui-même jusqu'à la porte de la geôle.

— On s'est servi de toi pour couvrir un autre.

Nicolas le regarda longuement avant de répondre.

— Vous m'avez laissé enfermer sans un mot pour moi.

— Je te devais l'instruction avant l'amitié. Je te dois maintenant l'un et l'autre.

Il n'y eut pas d'autre explication entre eux ce soir-là. Mais quelque chose, dans la manière dont Nicolas reprit sa place à l'écurie dès le lendemain, disait qu'il avait entendu, et qu'il ne le tiendrait pas contre lui — pas entièrement, pas tout de suite.

En guise de conclusion

La première édition CoolLibri contient déjà l'essentiel de LHORS. La version révisée ne remplace pas une histoire par une autre : elle corrige sa chronologie, clarifie son architecture et donne davantage d'épaisseur à quelques relations décisives. Ce supplément permet aux premiers lecteurs de disposer des éléments qui changent réellement leur compréhension du roman, sans avoir à comparer eux-mêmes deux volumes page à page.

Merci d'avoir été parmi les premiers à accompagner L'Homme de l'ombre du Roi-Soleil.

Charles du Barail